Un Brassens très académique

HEUREUSEMENT, les jolis petits morceaux sont là pour nous consoler des vilains gros. Dans la série Aventure (mercredi, première chaîne), M. Michel Polac nous a régalés d'une conversation à bâtons rompus avec M. Georges Brassens et M. René Fallet, son compère, sous le titre La Lecture. Il s'agissait de faire raconter à ces messieurs leurs « aventures livresques ».

Un personnage comme Brassens a une présence chaleureuse. S'il fallut lui adjoindre M. Fallet, sans doute fût-ce pour le mettre en confiance et en verve. Bonhomme, en effet, mais pas très causant, notre délicieux Sétois, grand prix de poésie de l'Académie française, en attendant que celle-ci lui ouvre ses portes. La caméra lui fit justement la part du lion, et beaucoup plus de confidences littéraires passèrent sous ses populaires bacchantes que sous les moustaches noires — mais noires ! — en chapeau de gendarme et qui n'ont pas l'air vraies du romancier de Banlieue Sud-Est.

M. Georges Brassens est un homme de grande culture, à sa façon. Il a étudié au collège de Sète, où j'ai eu l'honneur de passer moi-même. « J'ai essayé de faire mes humanités, déclare-t-il avec un sourire narquois. Mais j'avais la mer à côté et le soleil, c'était plus intéressant que les livres. » Il n'en a pas moins « aimé tous les auteurs » du programme. Ses prédilections vont à Voltaire, il défend Musset et Lamartine, sait Villon par cœur, dit de Céline et de Marcel Aymé : « Ce sont nos auteurs favoris », admire Les Contes du matin de Charles-Louis Philippe et avoue s'être « découvert » en lisant... quoi ? Mon oncle Benjamin, de Claude Tillier : « Un auteur, commente-t-il, goguenard, est quelqu'un qui prend dans les livres tout ce qui lui passe par la tête. »

Comme M. de Montherlant, il se passionne pour les écrivains latins : « Ces temps-ci, nous confie-t-il modestement, je réapprends le latin pour pouvoir les lire, ces bougres, dans le texte. » Il me semble que « ces bougres » est d'un connaisseur. Voilà, en tous les cas, une belle leçon d'humanisme, et notre chanteur numéro un fin prêt pour son discours de réception sous la Coupole.

Le Figaro Littéraire
31 juillet 1967